

□ LA TRADUCTION ET SON RAPPORT  
A LA CULTURE  
-Tout homme est traducteur-

Fatma BENHAMAMOUCH  
Département des Langues Latines  
Université d'Oran

(...) Les mots brouillent le sens du monde.  
Ils le dévoilent parcequ'ils sont sournois,  
malléables et poreux.

Dans le cadre de cette rencontre qui a pour thème « la traduction », je voudrais rappeler très sommairement comment on peut définir ce qui est devenue une science. Pour cela, j'ai choisi de rappeler ce que Hatim et Mason entendent par ce terme qu'ils définissent dans **Discours sur le traducteur** « la traduction est un processus de communication à partir d'un autre qui existait déjà »(1). En outre, pour mieux expliciter cela, j'ajouterai que selon Salvador Penà: « la traduction est la concrétisation d'un processus de communication dédoublé, en deux mouvements. En premier lieu, nous avons l'auteur du texte qui dirige un message à un groupe de récepteurs. Ensuite un d'entre eux, le traducteur, par sa condition de bilingue se charge de re-initier le processus en dirigeant le message à un nouveau groupe de récepteurs, différents du premier, non seulement en compétence linguistique mais aussi en présupposés culturels »(2).

Je me permets de reprendre l'expression de « celui qui se charge de re-initier le processus en dirigeant le message à un nouveau groupe de récepteurs » et à la fois de vous interpeller sur une métaphore chère à Miguel Saénaz (traducteur en espagnol de Gunter Grass). Le traducteur est celui qui va chercher dans une terre étrangère un message et nous le ramène pour nous le communiquer. Non seulement, il joue le rôle du messager en nous transmettant la parole de l'autre mais à notre tour nous l'investissons d'une totale confiance en prêtant foi à tout ce que nous découvrons à travers son écriture, sa traduction. Nous croyons avoir lu Tolstoï, Dickens, Cervantès, alors que nous ignorons la langue dans laquelle ils se sont exprimés. En fait, nous avons lu le message (traduit) que le traducteur nous a ramené de la terre originelle.

Cela nous amène à reconsidérer la langue originelle (langue maternelle), isolée dans son contexte, dans son territoire, et à nous rendre compte tout comme le dit Jacques Derrida que « chaque langue est comme atrophiée dans sa solitude ... arrêtée dans sa croissance infirme »(3) et c'est grâce à la traduction, à une autre langue qui va lui donner une autre dimension, qu'elle va prendre de l'ampleur, croître et s'enrichir dans son croisement avec d'autres langues qui sont les langues cibles dans le processus de la traduction.

C'est pourquoi « le traducteur doit racheter ... racheter dans sa propre langue ce pur langage exilé dans la langue étrangère, il doit libérer en le transposant ce pur langage, captif dans l'oeuvre, telle est la tâche du traducteur »(4).

Pour revenir à cette langue originelle, et toujours selon J. Derrida, il faut souligner qu'on ne parle jamais qu'une seule langue. Même les polyglottes ceux qui parlent aisément, qui circulent aisément d'une langue à l'autre, quand ils parlent, il n'y a qu'une langue qui fait la foi. Il y a une langue dominante qui fait la loi. On ne parle et on ne pense jamais que dans une langue.

Mais une langue n'est pas un système fermé, c'est l'acquis d'une ouverture sur d'autres langues. Même si chacune d'elles se définit dans sa structure la plus profonde comme intraduisible, elle devient traduisible puisqu'elle est traduite.

Pour illustrer ce que nous venons de dire et n'étant pas traductrice de formation mais plutôt littéraire, mon centre d'intérêt étant la littérature espagnole et maghrébine, il m'a paru plus pertinent de vous rapporter les préoccupations de trois traductrices littéraires de renommée. Toutes les trois traduisent en espagnol dans des domaines différents. Ce qu'elles ont en commun c'est une même conception de la traduction, c'est-à-dire: un voyage sans frontières(5).

- Carla Matteini, traductrice de Dorio Fo et Passolini s'intéresse au compromis que doit se poser la traduction dans un moment où le troisième millénaire offre des signes d'identité tel que le métissage culturel, la contamination entre langages, l'extension des multimédias et des arts polyvalents. Elle revendique la parole comme le patrimoine de tous et pense que celle-ci doit être recueillie avec toutes les forces dont elle hérite à notre époque. Le traducteur doit s'évertuer à favoriser cette pulsion qui a pour finalité de rapprocher et d'aider à comprendre.

Carla traduit le théâtre à partir de trois langues différentes. Pour elle, « (...) La traduction théâtrale est une activité de dramaturgie plus encore que linguistique. Entre le langage de départ et la langue d'arrivée intervient une troisième langue, celle de la scène et de la représentation »(6).

Elle souligne que le langage théâtrale est destiné à un sens que la lecture n'utilise pas, il s'adresse à une ouïe qui pourra être attentive ou non. Si la parole ne court pas librement si on n'a pas réinventé le langage qui s'approche de l'oeuvre écrite dans une autre langue de l'imaginaire verbal, cultural et poétique du spectateur, l'oeuvre ne fonctionnera pas.

Elle pose également le problème de l'idéologie, de l'innocence d'une traduction. Mais elle souligne que la plus neutre et la plus plate des traductions est imprégnée d'idéologie, qu'il ne peut y avoir de traduction pure. Il n'y a pas d'idiome qui reproduise exactement la syntaxe, les tournures, et encore moins les images comme copie mimétique de l'autre. Elle rappelle également qu'en Espagne et pendant longtemps on a traduit mal, de manière faussement fidèle en obscurcissant le brillant des textes originaux et en les enfermant dans un mauvais espagnol, avec des tournures inexistantes dans la langue. Mais cela a changé parce que les éditeurs se sont rendus compte qu'une bonne traduction peut augmenter le taux de vente et une mauvaise la plonger dans une grande indifférence.

Elle termine sa réflexion sur l'acte de traduire en rappelant que:

« Récolter ces langages différents, avec leurs contenus transgresseurs et stimulateurs de réflexion et émotion en les faisant propres de la langue de ceux qui vont les recevoir c'est le devoir incontournable et le sens plus profond de celui qui traduit à notre époque »(7).

- Sonio Bravo est traductrice littéraire du russe et de l'anglais, et spécialement de la poésie du Viennois Hildehinsé.

Elle est partisane de la traduction impure. Elle aussi adhère au fait que la traduction n'est jamais innocente, qu'il y a toujours une manipulation du texte original de la part du traducteur. Elle souligne que la traduction est une des sphères de l'activité intellectuelle qui aise à remodeler les identités. Pourquoi la traduction remodèle-t-elle les identités?

Elle pense que lorsqu'on traduit n'importe quel type d'original, il se produit un processus d'appropriation de l'oeuvre. Le traducteur fait sienne l'oeuvre, il prend possession d'elle. Par le fait de faire sienne l'oeuvre, l'original, et le fait d'être ou de traiter d'être "l'autre",

c'est-à-dire l'auteur, le traducteur subit un changement. En outre, lorsque l'oeuvre traduite est terminée, lorsqu'elle est lancée dans une autre culture, elle devient autonome et indépendante par rapport à l'auteur et à l'original. L'oeuvre traduite commence à se déplacer dans la nouvelle culture par les chemins logiques de la communication interculturelle. De cette manière, l'oeuvre traduite non seulement commence à fonctionner dans la nouvelle culture mais aussi à influencer l'identité propre de dite culture de réception. Elle met en relief qu'aucune identité n'est pure tout comme la traduction.

Elle termine en rappelant le phénomène actuel de la mondialisation et pense qu'il faut pénétrer les langues et les cultures dominantes, savoir qu'elles sont là, qu'il faut vivre avec elles et que l'attitude intelligente est de ne pas s'exclure, de ne pas s'éliminer, ni s'auto-extermier mais s'intégrer sans permettre qu'elles nous dévorent. C'est ce que les traducteurs doivent assumer(8).

Nous terminons avec Malika Embarek qui traduit la littérature maghrébine d'expression française (Tahar Bendjelloun, Mouloud Feraoun).

Elle met en exergue le fait que si en Occident le latin s'est diversifié en distinctes langues romanes, il n'en a pas été de même pour le monde arabe. Elle pense que c'est pour des motifs religieux, en particulier la nature sacrée de la langue du Coran, que l'arabe s'est maintenu homogène pratiquement jusqu'à nos jours.

Elle souligne qu'il y a des institutions chargées de renouveler le lexique mais la syntaxe n'a pratiquement pas changé. Les moyens de communication aussi tentent d'imposer un arabe standard mais qui est seulement écrit, ce qui fait que le monde arabe persiste dans une diglossie qui n'est toujours pas résolue. Elle rappelle également que l'arabe des informations, des discours politiques ou des tribunaux diffère de la langue vernaculaire parlée.

Mais que s'est-il passé avec ce phénomène? Que les écrivains qui vécurent durant le protectorat français et qui furent à l'école française optèrent traumatiquement pour transmettre leur quotidien et leur imaginaire à travers la langue du colonisateur. Ils avaient à choisir entre utiliser une langue qui appartient seulement au territoire de l'écrit sans incorporer l'oralité ou adopter la langue du colonisateur.

Elle met en évidence le fait que l'écrivain maghrébin d'expression française traduit de sa langue vernaculaire orale et lorsque le texte original en français est reçu par le traducteur, ce n'est pas un texte authentiquement original parce que derrière les mots français on entend la langue vernaculaire maghrébine.

Pour me solidariser avec la réflexion de Malika Embarek, je rappellerai une phrase de Rachid Boudjedra qui permet de nous rendre compte de la complexité de l'écrivain maghrébin et de nous demander comment un traducteur attentif à l'original pourrait traduire cela:

« En un mot c'est par que je suis ballotté entre les mots arabes, les mots berbères et les mots français que chaque fois que je m'exprime oralement ou par écrit, il y a une énorme perdition, une sorte de fuite du sens et de sens ».

Après cette tentative de réflexion sur la traduction, je voudrais revenir sur le rapport entre ces langues qui ne demandent qu'à être traduites dans le désir de redevenir Babel et rappeler comme le dit Derrida « que les langues ne sont pas étrangères l'une à l'autre, mais, a priori et abstraction faite de toutes relations historiques, sont apparentées l'une à l'autre en ce qu'elles *veulent dire* »(9).

**Notes:**

- (1) - Cité par Salvador Pena, Ma José Hernandez Guerrero, *Traductologia*, Universidad de Malaga, 1994, p. 31.
- (2) - Salvador Pena, Ma José Hernandez Guerrero, *op. cit.*, p. 30 (nous nous sommes permis de traduire le texte écrit en espagnol).
- (3) - Jacques Derrida, *De Tours de Babel*, "Appendix", p. 246.
- (4) - Jacques Derrida, *op. cit.*, p. 232.
- (5) - L'exposé sur les réflexions de ces trois traductrices que je connais personnellement et qui me permet de pouvoir développer ce thème est tiré de *EI AUTOR ANTE EL SIGLO XXI*, *Actas del Simposio del XII Festival del Sur de Aguimes Encuentro Teatral Trs Continentes*, Edit. Fundacion Autor, Madrid, 2000.
- (6) - *Op. cit.*, p. 26. (la traduction de l'espagnol au français est personnelle).
- (7) - *Op. cit.*, pp. 25-29.
- (8) - *Op. cit.*, pp. 30-34.
- (9) - Jacques Derrida, "L'une des pires oppressions: L'interdiction de la langue", *op. cit.*, p. 231.